

# Préparation

Et l'enfant qui croyait ne pas être entendu,  
Vit Dieu même penché sur sa lèvre glacée;  
Répondre en souriant à l'appel éperdu,  
Répondre en souriant à l'appel éperdu.

Gérald DE PALMAS  
*Le Gouffre*

La foi chrétienne est un non-sens.

En tout cas, pour un grand nombre de nos amis et voisins, elle n'a pas *beaucoup* de sens. C'est d'ailleurs à se demander si tout ce qui relève de la foi n'est pas *a priori* difficile à accepter. Non pas que la majorité des Français soit animée d'une haine de la foi chrétienne. Je ne le pense pas. Mais dans un monde où chacun peut décider et fabriquer sa propre « religion », dans un monde où il est si facile de se construire une image par réseaux sociaux interposés, une foi qui prétend être pour tout le monde, une foi qui prétend être « seule vérité » est difficile à accepter. Car si nous nous trouvons dans une ère du retour du religieux, de supermarché spirituel, s'il est parfois facile de parler de transcendant et de « force supérieure », parler du salut en Jésus-Christ demeure en revanche un peu plus compliqué. Vivre ce salut, cette grâce, peut aussi parfois sembler difficile, car vivre sa foi, c'est la vivre tous les jours, dans tous les instants, dans tout ce qui se présente à nous. Travail, famille, divertissement. En fin de compte, vivre et croire : tel fut toujours le défi de ceux qui s'attachent à

la personne de Christ, le Dieu-homme, Rédempteur venu pour proclamer une année de libération et de grâce (Es 61), et en qui a été introduite la présence du royaume sabbatique.

Et pour nos contemporains?

Qu'en disent-ils, eux qui vivent à côté de nous? Eux qui nous voient vivre au jour le jour, eux qui voient nos incohérences, nos trahisons, eux qui voient ce que nous faisons et entendent ce que nous prétendons croire, que disent-ils de cette foi qui prétend expliquer la signification de notre vie et de notre monde? Certains diront que la foi chrétienne explique difficilement ce que nous voyons et connaissons du monde. Un Dieu que nous ne voyons pas, un Dieu qui peut tout faire, un homme ressuscité, un Dieu à la fois « un » et « trois », une fin du monde et une après-vie : tout cela n'est-il pas un peu trop compliqué? La science, la raison, la philosophie n'apportent-elles pas des réponses un peu plus simples et compréhensibles... en tout cas plus réalistes?

C'est l'opinion du biologiste athée Richard Dawkins, bien connu maintenant pour ses « croisades » en faveur de l'athéisme. Pour son miroir français, Michel Onfray, la « foi », quelle qu'elle soit, est un leurre, une illusion haineuse qui fait désirer l'inverse du réel :

Car seuls les hommes inventent des arrière-mondes, des dieux ou un seul Dieu; seuls ils se prosternent, s'humilient, s'abaissent; seuls ils fabulent et croient dur comme fer aux histoires fabriquées par leurs soins pour éviter de regarder leur destin en face<sup>1</sup> [...]

L'explication la plus *simple* serait donc toujours la meilleure. L'explication la plus *naturelle*, sans Dieu, serait toujours la meilleure, tout simplement parce que nos sens, notre intelligence, n'ont pas besoin de Dieu, ainsi que le physicien Pierre-Simon de Laplace le disait déjà à Napoléon : « Sire je n'ai pas besoin de cette hypothèse! »

Mais en est-il bien ainsi?

La question est légitime car finalement tout cela se base sur quelque chose qui est présumé sans être dit de manière directe : nous pouvons faire confiance à ce que notre raison et à ce que nos sens nous disent. Mais en est-il bien ainsi? Pouvons-nous faire confiance à ce que nos sens, notre mémoire, notre cerveau, nous disent?

---

1. Michel Onfray, *Traité d'athéologie*, Paris, Grasset, 2005, p. 93-94.

Dans *Memento*, film de Christopher Nolan produit en 2000, un homme cherche à venger le meurtre de sa femme. Jusque-là, scénario classique<sup>2</sup>. *Problème* : Leonard Shelby est amnésique, ce qui n'est pas pour faciliter les choses, vous en conviendrez ! Mais ce n'est pas là que réside l'importance de *Memento* mais plutôt dans la place que le spectateur va devoir prendre. Ce spectateur, Nolan le conduit non seulement à « s'identifier » à l'infortuné amnésique, mais à *être* comme lui... sans mémoire. Et cela explique la structure particulière de *Memento* dans lequel nous sommes pris à l'intérieur d'une vraie chasse aux indices afin de retrouver ce meurtrier. Chasse au passé donc, quête en vue de comprendre ce qui a été oublié. La mémoire nous joue en effet bien des tours.

Tout serait encore gérable si l'amnésie de Leonard Shelby ne concernait que le passé. Mais celle-ci est extrême : il ne peut même pas se rappeler les informations les plus élémentaires comme son nom, qui il a rencontré dans la journée... pas plus qu'il ne peut se rappeler à qui il peut faire confiance, d'où la nécessité d'écrire les indices accumulés sur tout ce qui lui tombe sous la main, y compris son propre corps. *Pourquoi ?* Parce que Leonard Shelby ne peut faire confiance à ses sens, à sa mémoire, ni même à sa raison... et le spectateur non plus. Nous ne pouvons faire confiance au film, ni à Nolan, pour comprendre ce qui se passe vraiment, car nous pouvons, *devons*, douter de tout. D'autant plus que nous suivons Len à « contre-temps » : nous commençons par la « fin » et essayons avec lui de trouver des indices nous faisant petit à petit revenir à l'origine de tous ses problèmes. Arrivés à la *fin* du film nous devrions arriver au *début* de l'histoire de Leonard Shelby. Vous êtes déjà perdus ? Bien.

Car c'est là le but de *Memento*. La résolution même du meurtre de l'épouse de Leonard Shelby est accessoire. Qu'affirme *Memento* ? Que nous sommes tous *perdus* car nos sens, notre mémoire, auxquels nous prêtons une absolue confiance, ne font souvent que nous tromper. Au mieux, nous ne pouvons pas leur faire confiance. Et c'est là que se discerne le paradoxe dans lequel Leonard Shelby se trouve : il ne peut faire confiance à ses sens, à sa mémoire, et pourtant, c'est tout ce qu'il a pour trouver des solutions ! Il est donc obligé de « faire avec » ! Comment saura-t-il alors si ses sens, sa mémoire, son raisonnement sont corrects ?

---

2. Christopher Nolan, *Memento*, Newmarket Films et Team Todd, 2000.

Tout simplement, s'il parvient à trouver l'origine de la tragédie dans laquelle il se trouve. Quand le commencement expliquera la fin dans laquelle il se trouve. En fin de compte quand tout, début, suite, et fin, ne feront qu'un... quand tout aura un sens.

La vraie question n'est donc pas, comme Dawkins, Onfray et les autres le penseraient, de savoir si la foi chrétienne est une bonne explication à ce que nos sens nous disent mais plutôt pourquoi faire confiance à nos sens, notre mémoire, notre raisonnement? En fin de compte, il est impératif de nous demander si ce que nous croyons au sujet du monde est possible. Ce qu'il nous faut, ce qu'il nous manque, c'est le *pourquoi*, c'est une explication à nos propres expériences. Pourquoi expérimentons-nous le monde tel que nous le faisons? À quoi cela rime-t-il? Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire? Souvent nous ne le savons pas. Et c'est ce que l'apologétique cherche à expliquer.

6h00. Le réveil sonne. Une autre journée commence. Douche, café, dossiers. 7h15. Enfin prêt pour affronter les aléas d'une nouvelle journée de travail qui commence par le trajet en bus jusqu'à la station de métro. Assis au milieu d'autres jeunes étudiants et autres employés, vous essayez de paraître aussi transparents que tous les autres usagers à cette heure bien matinale. Puis vient le métro : et là, ce sont les iPods et autres smartphones qui se battent à qui fera le « bip » le plus original. Seules les voix demeurent bien distantes, voire silencieuses. Il y a là dans une même rame le « cadre sup » d'une boîte de communication, les mêmes étudiants que tout à l'heure, plusieurs personnes d'un certain âge, ainsi que plusieurs et quantité d'autres personnes d'origines, de professions et de religions différentes. Le reste de la journée, c'est du connu. Collègues, patrons, pause, retour ; sans oublier le passage obligé chez le dealer favori de café et la pause repas. 18h30. Retour à la maison et alors : ordinateur, Facebook, télé, pour oublier.

Je traverse la ville dont je n'attends plus rien  
Au milieu d'êtres humains toujours renouvelés  
Je le connais par cœur, ce métro aérien ;  
Il s'écoule des jours sans que je puisse parler.

Oh! ces après-midi, revenant du chômage  
Repensant au loyer, méditation morose,

On a beau ne pas vivre, on prend quand même de l'âge  
Et rien ne change à rien, ni l'été, ni les choses.

Au bout de quelques mois on passe en fin de droits  
Et l'automne revient, lent comme une gangrène;  
L'argent devient la seule idée, la seule loi,  
On est vraiment tout seul. Et on traîne, et on traîne...

Les autres continuent leur danse existentielle,  
Vous êtes protégé par un mur transparent;  
L'hiver est revenu. Leur vie semble réelle.  
Peut-être, quelque part, l'avenir vous attend<sup>3</sup>.

Le monde qui s'ouvre à nous, lorsque nous sortons par notre porte est un monde de diversité. Pour certains un monde d'opportunités, de découvertes et de merveilles. Pour d'autres c'est un monde d'incertitudes et d'inconnus, un monde de défis et de douleur. Chaque personne croisée à son histoire, chaque histoire a ses raisons. Et pour chacun, il y a quelque chose à dire, à témoigner. Pour chacun il y a des réponses à donner.

Voilà le monde dans lequel nous vivons. Un monde qui suinte de diversité, un monde qui transpire de changements. Et dans ce monde, à chaque pas, à chaque souffle, à chaque instant, ce sont des opportunités qui s'ouvrent ou se ferment à nous. Chaque seconde est comme autant d'univers dans lesquels nous avons le loisir de créer et de saisir, d'encourager ou d'exhorter. Mais c'est aussi un monde dans lequel certains se sentent perdus, rejetés, brisés. Certains ont perdu toute notion de personnalité, de temps, d'autres d'appartenance ou d'intégrité, dans un monde qui s'arrêtera, dans une vie dont le fil sera un jour coupé, à un moment inconnu exprimé par le groupe anglais Muse dans un clairvoyant *Thoughts of a dying atheist* :

Je sais que le moment est proche  
Et il n'y a rien qu'on puisse faire  
Regarde avec des yeux impies  
As-tu peur de mourir?  
La fin est tout ce que je puisse voir<sup>4</sup>.

---

3. Michel Houellebecq, « Chômage », *Le sens du combat*, Paris, Flammarion, 1996, p. 51.

4. Muse, « Thoughts of a Dying Atheist », *Absolution*, A & E Records, 2003.

Ce monde brisé, parfois en dérive, toujours perdu, est le nôtre, que nous soyons chrétiens ou non. Alors, à tous ceux qui se sont attachés à Christ, à tous ceux à qui cette foi donne couleur et dimension sans cesse renouvelée à la vie elle-même, une question doit se poser : une vie sans cesse renouvelée ne doit-elle pas constamment s'exprimer, déborder, suinter de compassion comme la grâce même de Christ transpirait, radiante, à travers les âges et l'histoire du monde ?

Question rhétorique bien évidemment ! et pourtant... Pourtant combien d'entre nous sommes bien en peine de savoir quoi dire à tous ceux que nous avons croisés pendant cette journée en fin de compte tout à fait ordinaire ? Avec combien de ces personnes n'avons-nous jamais parlé ? À combien de ces personnes n'avons-nous même jamais osé imaginer avoir la plus simple conversation ? Combien de fois vous êtes-vous sentis en danger ? Combien de fois avons-nous reculé par crainte, hésitation, ignorance de quoi dire, quoi faire ?

La réponse importe finalement peu, car *nous avons tous échoué* à donner ces réponses que nos voisins, amis, ou simple étrangers attendaient : aucun de nous n'est, à chaque seconde, à chaque heure, ce prophète que Dieu envoie vers les hommes et femmes de nos quartiers, villes, ou lieux de travail. À ceux qui se sentiraient coupables de ne pas être « plus » évangélistes, « plus » missionnaires, de ne pas « toujours plus » partager leur foi, et pour tous les autres qui n'auraient pas commencé... il n'y a pas de jugement. Car nous tous, avec les forces et les peurs qui sont les nôtres, ne pouvons accomplir cette mission : Dieu seul par son Esprit accomplit lui-même cela à travers nous. D'autre part, nous sommes généralement au point mort : ce n'est pas qu'une question de mauvaise volonté, ce n'est pas qu'une question de peur ou de manque d'assurance. Si parfois nous gardons le silence, c'est que nous ne savons simplement pas par où commencer. Comment, pourquoi, que dire ? Quelle est la meilleure manière de commencer cette fameuse conversation, ce témoignage que nous nous sentons obligés de prononcer ? Faut-il préférer une approche directe ou prendre des chemins de traverse ? Peut-être la meilleure manière de faire est-elle encore de dire « Bonjour ! ».

Le reste viendra. Et surtout, s'apprendra.